Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 103 (1958)
Heft: 8

Artikel: La défense de l'Europe
Autor: Liddell Hart, B.H. / Léderrey, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342891

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 25.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La défense de l'Europe

VUE PAR B.H. LIDDELL HART [1]

Dans les circonstances présentes, la *défense*, au sens propre du terme, est devenue impossible. Les pays de l'OTAN ne peuvent que *prévenir* un agresseur en le menaçant de représailles atomiques. « Ne nous faisons aucune illusion, a déclaré le premier ministre britannique MacMillan, les forces armées d'aujourd'hui sont destinées non pas à *faire la guerre*, mais à l'*empêcher*. » Il a ajouté : « Le temps des longues campagnes dont l'un des partis sortait victorieux est passé. Une guerre totale ne saurait aboutir qu'à une destruction totale. »

Ces prévisions, Liddell Hart les étaye d'arguments inquiétants. Les bombes larguées au cours de la dernière guerre mondiale pesaient 5 à 10 tonnes et le lâcher de 5000 T. nécessitait 1000 avions. La bombe atomique de Hiroshima développa une force explosive de 20 000 T., chiffre porté à 20 millions de tonnes par la bombe essayée en 1954. Si l'on songe qu'une à deux bombes de ce genre suffiraient à paralyser la vie des peuples de l'ouest jusqu'au sud de l'Italie, que dans un tel chaos, la conduite d'opérations militaires serait impossible, « il est inimaginable d'admettre que la guerre dure plus d'un à deux jours ».

Même si les forces constituant le *bouclier de l'OTAN*, privées de leurs bases de ravitaillement, étaient en mesure de résister un certain temps, à quoi servirait leur sacrifice à la frontière de pays dévastés dans leur dos ?

---

[1] Extrait de la publication d'une conférence donnée, l'automne dernier, à un club allemand, par cet éminent critique militaire.

Sur quatre bombardiers russes, selon une estimation américaine, un seul pourrait être mis hors de combat. Liddell Hart trouve ce calcul trop optimiste. Il avait prédit que, dès 1955, les Russes arriveraient à bombarder Londres et les principales villes de l'Europe. La menace adressée par Boulganine à Eden, lors de l'affaire de Suez en automne 1956, semble avoir confirmé cette prévision. A l'époque, les Russes possédaient des *fusées à tête atomique* — contre lesquelles on est encore sans défense — portant à 1300-1600 km., soit à une distance suffisante pour atteindre les pays européens, Grande-Bretagne incluse. Dès lors, en août 1957, les Russes annonçaient les essais réussis d'une *fusée intercontinentale* ne laissant hors d'atteinte aucun point du globe.

De ces constatations, il résulte que la *menace de représailles* est la seule protection des pays de l'OTAN. Encore faut-il remarquer que cette mesure d'intimidation n'est pas un moyen de défense. Sa valeur réside dans le fait qu'une destruction totale des engins de représailles est inimaginable. Outre certains bombardiers rescapés, il restera toujours les fusées, dont les rampes de lancement ne seront pas mieux repérables que les sous-marins chargés de les projeter. Les suites d'une attaque de ce genre risqueraient d'être aussi catastrophiques pour l'agresseur que pour sa victime. D'où l'on est amené à conclure, comme MacMillan, que le seul espoir de sauvegarder l'Europe est d'empêcher la guerre et non plus, comme autrefois, de tenter de la gagner.

Deux cas pourraient cependant engager les Russes à prendre l'offensive.

1° Un retour à l'isolationnisme des E.-U. provoquerait le rappel de leurs troupes stationnées en Europe. Toutefois, si les Russes prenaient l'avantage dans le développement des fusées intercontinentales, les Américains comprendraient la nécessité d'utiliser des bases européennes pour les fusées à moins longue, mais suffisante portée, dont ils sont abondamment pourvus.

2° Les Russes auraient trouvé le moyen de paralyser une attaque de représailles massive, perspective qui, en ce qui

concerne tout au moins les fusées, est aussi lointaine que douteuse. Cette menace se révélerait par une politique extérieure plus hardie et plus agressive des Soviets.

Etant admis que les pays occidentaux soient en mesure de parer à une attaque brusquée de grande envergure, parviendraient-ils à repousser une *attaque limitée*, dont l'expansion risquerait d'entraîner un suicide collectif ? Liddell Hart estime que c'est moins certain et que l'OTAN n'envisage pas suffisamment ce procédé auquel les Russes auraient vraisemblablement recours en Europe, lorsqu'ils estimeront, grâce à leur supériorité dans le domaine des fusées à longue portée, pouvoir tenir les Etats-Unis en échec.

« A quoi sert-il d'établir des plans dépassant les six heures d'une guerre future ? » aurait déclaré, devant une assemblée de généraux et d'amiraux, un aviateur qualifié de « clairvoyant » par Liddell Hart, lequel ne comprend pas que l'OTAN ignore la différence entre la dernière et la prochaine conflagration mondiale, s'obstine à préparer une guerre de longue durée et à étudier des opérations de H+30, H+60, H+90 jours qui seraient réduites à quelques heures par un millier d'Hiroshimas.

La décision unilatérale, prise par l'OTAN en 1954, de recourir, en cas d'agression, à l'emploi d'armes atomiques *tactiques* pour compenser l'infériorité numérique de ses forces terrestres devrait inciter les Russes à engager d'emblée leurs armes atomiques *stratégiques*. Au reste, comment établir une claire distinction entre les unes et les autres ? Dans un entretien privé avec des membres du Parlement britannique, le général Norstad, chef suprême des forces alliées en Europe, aurait lui-même reconnu que c'était impossible. A quoi bon, dès lors, pousser la fabrication fort onéreuse de bombes atomiques tactiques ?

Ne vaudrait-il pas mieux recourir aux armes *chimiques*, aux gaz moutarde très efficaces et moins meurtriers ? « J'en puis parler en connaissance de cause, écrit non sans humour Liddell Hart, puisque, pour avoir trop absorbé de ces gaz, j'ai dû cesser ma collaboration à la première guerre mondiale. »

La bombe H sert à intimider. Or intimidation n'est pas *défense*. Le plus sûr moyen d'assurer cette dernière consiste, selon Liddell Hart, à n'engager que des armes et des *forces conventionnelles*.

Les Russes ont prélevé 260 div. actives, dont probablement 160 destinées au front de l'Ouest, et cela sur une population de 300 millions d'habitants. Les pays de l'OTAN, qui en totalisent 230 millions, ne fournissent en Europe que 20 div. Liddell Hart constate que la plupart ne sont pas en état de marche. Il critique leur lourdeur, leur équipement trop onéreux, leurs besoins exagérés, tels qu'une guerre atomique les paralyserait d'emblée. La queue de non-combattants qui les prolonge est quatre fois plus longue que celle d'une division russe, à moitié moins pourvue de véhicules. Et pourtant un défenseur opérant sur son propre territoire a des besoins moindres, en matière de ravitaillement et de moyens de transport, qu'un agresseur venant de loin.

Est-il possible, se demande Liddell Hart, que les pays de l'OTAN se laissent acculer au dilemme : défaite ou suicide ? Il pense qu'une *nouvelle tactique* reposant sur une organisation appropriée aiderait les pays de l'OTAN à surmonter les difficultés économiques qu'ils redoutent. S'il est essentiel de maintenir et d'améliorer les moyens nucléaires d'intimidation, cela n'exclut pas la nécessité de rechercher les moyens propres à diminuer les charges qu'impose la défense. Ce qui prime, c'est non pas la quantité du matériel, mais sa qualité technique. Le nombre des bombardiers stratégiques — probablement remplacés par des fusées à longue portée — peut être réduit ; celui des avions de combat destinés à l'intimidation, supprimé. Ne conservent de la valeur que ceux de ces appareils appelés à collaborer avec les forces terrestres. On réaliserait encore des économies en renonçant à des préparatifs pour une guerre de longue durée.

Au fur et à mesure que le spectre d'une guerre atomique s'éloigne, se rapproche la possibilité d'une *guerre limitée*, que Liddell Hart envisage sous différentes formes. L'attaque serait

lente, limitée par le temps, ou brusquée, limitée par la profondeur. Celle-ci serait suivie de la proposition, pour ne pas dire de l'ultimatum : « Etes-vous disposés à traiter ou à endosser la responsabilité d'une conflagration mondiale ? »

Les Russes pourraient aussi fomenter une révolte dans le camp adverse et y envoyer des renforts parachutés.

Autre procédé : une infiltration massive.

Tout cela peut être mis en doute par qui ne comprend pas que les anciennes conceptions de la stratégie sont périmées, dépassées. Nous sommes entrés dans une *nouvelle ère de la stratégie* qu'il faut envisager sous toutes ses faces et dont les gouvernements de l'OTAN doivent tenir compte pour y adapter leur politique militaire.

En vue de faire face à cette stratégie nouvelle, Liddell Hart — qui la qualifie de « mosquito » (moustique), — on verra tout à l'heure pourquoi — préconise une petite *armée de métier* composée de deux éléments.

Un *élément de choc* formerait quelques div. blindées pas trop volumineuses et entièrement dotées de véhicules tous terrains. Elles opéreraient à la façon d'un essaim de guêpes. Cette « dispersion dirigée » n'offrirait que des objectifs peu vulnérables, même aux armes atomiques.

Un *élément de police — ou de défense mobile* englobant les autres divisions, non motorisées, capables cependant de se mouvoir en dehors des routes. Les hommes seraient armés et équipés de façon à former une « infanterie légère », dont les armes d'appui et les munitions strictement nécessaires seraient transportées par des mulets, voire des mulets « motorisés » du type italien. Au besoin — mais seulement dans ce cas — on pourrait adjoindre à ces forces un régiment d'artillerie sur chenilles, un régiment de chars légers ou des chars de reconnaissances.

Une *milice locale*, organisée par les pays de l'Europe occidentale en vue de s'opposer à l'invasion de troupes conventionnelles, compléterait le système de défense. Destinée à combattre dans sa zone de recrutement, elle formerait un

réseau serré et profond permettant de diminuer le nombre des moyens de transport, vu que son ravitaillement serait assuré par de nombreux dépôts abrités. La durée d'instruction de cette sorte de Home Guard améliorée pourrait être réduite.

Ce système diffère sensiblement de celui que Liddell Hart critique et dont la terminologie, selon lui, induit en erreur. Car c'en est une que de comparer les forces terrestres de l'OTAN à un *bouclier* et les moyens d'intimidation — représentés essentiellement par l'aviation stratégique américaine — à une *épée*. C'est non pas d'un bouclier dont on aura besoin pour parer aux morsures et au grignotage que l'adversaire tenterait sur différents points de la frontière, mais d'une épée. Et la mission actuellement assignée à cette arme n'aboutirait qu'à un double suicide, une sorte de hara-kiri réciproque.

Rappelons en terminant que la *grande stratégie* — nous l'avons déjà souligné dans l'article consacré au plan Schlieffen — ne saurait se fonder sur des arguments exclusivement militaires. Elle doit aussi tenir compte de facteurs politiques, diplomatiques, psychologiques, financiers et sociaux. « Dans le passé, remarque Liddell Hart, cette grande stratégie a souvent occupé le siège arrière. Aujourd'hui, sa place est au volant. Les gouvernements doivent avoir la haute main sur l'élaboration des plans et sur la doctrine militaire. Eux et les diplomates doivent approfondir leurs connaissances de la technique militaire et les militaires, celles de l'art de gouverner. Les deux ministres des affaires étrangères et de la défense devraient être interchangeables. » Et Liddell Hart de conclure par cette pensée de Platon : « Les affaires mondiales ne s'amélioreront pas tant que les philosophes ne seront pas des hommes d'Etat et ceux-ci, des philosophes.

Colonel E. Léderrey